

De Voix Vives

Numéro 1 | Printemps 2016



De Voix Vives

Numéro 1 | Printemps 2016

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Gaëlle Planchenault
Julia Galmiche

VISUELS

Gaëlle Planchenault
Catherine Black

*MAQUETTE &
MISE EN PAGE*
Julia Galmiche

COUVERTURE
Ingrid Rondel

© 2016, Université Simon Fraser
Département de français

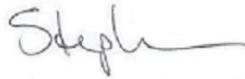
Tous droits réservés

Le mot du directeur

*D*e voix vives saisit des voix que leur passage au Département de français de SFU a su éveiller ou encourager grâce au soutien reçu à l'occasion des cours et en dehors.

La variété des écrits réunis en ces belles pages par les soins attentionnés de notre collègue Gaëlle Planchenault, qui a travaillé de concert avec le professionnalisme éditorial de Julia Galmiche, en passe de terminer sa maîtrise chez nous, témoigne des horizons multiples des étudiants qui font la force de notre Département, qu'ils aient déjà publié ailleurs ou paraissent ici pour la première fois.

Que se prolongent ces voix vives, renouvelées par d'autres, dans les années qui viennent.



Stephen Steele

Directeur du Département de français
Université Simon Fraser



ÉDITORIAL

ÉDITORIAL

Bienvenue

Comment faire entendre sa voix quand elle s'exprime dans une autre langue : une langue seconde ? Comment trouver sa voix dans une langue qu'on ne maîtrise pas toujours parfaitement et dans un environnement où les mots sont passés au crible de l'évaluation académique ?

Nous avons créé cette revue pour permettre à nos étudiant.e.s de faire entendre leur voix dans un format différent de celui qui leur est généralement imposé à l'université.

De Voix Vives se veut ainsi être un lieu d'échange et de diffusion d'écrits créatifs – des écrits qui ont tantôt été conçus dans le cadre d'un cours ou, encore, qui sont le fruit d'un engagement personnel (ayant parfois résulté en publications, dans les cas du roman de J. Virassamy et de l'œuvre graphique de C. Fournier).

Les étudiant.e.s qui y sont publiés sont à différents moments de leur parcours universitaire : certain.e.s sont des étudiant.e.s de premier cycle, d'autres poursuivent une maîtrise ou ont entamé un doctorat, ailleurs, au Canada et en Amérique du Nord. Le français est leur langue maternelle ou leur langue seconde, et si les textes publiés sont majoritairement en français, la revue veut aussi laisser place à des traductions en anglais d'extraits d'œuvres québécoises, françaises, ou francophones.

Cette diversité de voix est représentative des étudiant.e.s de notre Département. Nous espérons que vous serez sensibles à leur vivacité et leur force !

Bonne lecture,

Gaëlle Planchenault

Table des matières

Sotto **Vocce**

Park Samuel, « Agnus le Roi »	7
Portner Brian, « L'Étau se desserre »	13
Mahabirsingh Juhi, « Où »	19
McElhinney Lora, <i>I want to put down my head</i> (traduction - extrait)	27

Mezza **Vocce**

Virassamy Joseph Marcel, <i>L'Amour</i> (extrait)	33
--	----

Alta **Vocce**

Clarke Chris, « five visions of heaven & hell » (traductions et version originale)	39
Fournier Chantal, <i>Les Mots perdus</i> (extraits)	47
Qui sont-ils ?	55

SOTTO & **VOCCÈ**



Agnus Le Roi*

Samuel PARK

*J*e m'appelle Agnus et ce soir je serai mort.

L'homme s'est assis à côté de son compagnon sur le trottoir. Tâchant de ne pas le réveiller, il a toussé dans sa manche ensanglantée. Il s'est couvert avec des chiffons et a essayé de se coucher, son sac à dos serré dans les bras. Il était trois heures du matin et la rue était tranquille.

Quelques heures plus tard, son compagnon s'est étiré doucement et s'est gratté le cou sous le pendentif sur lequel était gravé « Agnus le Roi ». Il s'est tourné vers l'homme qui ronflait calmement contre le mur de briques. Ce dernier avait perdu sa botte gauche. Agnus a soupiré et humé l'air : le dormeur sentait l'alcool. Même s'il abhor-

* Les trois premiers textes de cette revue ont été écrits lors du cours FREN 301 enseigné au printemps 2015. Ils sont inspirés d'un court paragraphe, traduction libre d'un texte glané au « Bump n Grind Café » (Commercial Drive, Vancouver), inclus ou non dans le texte de la nouvelle.

rait le fait que son ami boive, il était soulagé qu'il dorme près de lui. Pendant une heure ou deux, il s'est étendu sur le trottoir et a écouté les ronflements de ce dernier.

Ça fait déjà deux hivers que nous sommes dans la rue. Nous ne possédons pas beaucoup, mais c'est mon compagnon qui en souffre le plus. Moi, je n'ai besoin que de peu : de l'eau, de la nourriture, et un abri. Je suis un chien – un border collie pour être plus précis.

Le chien attendait toujours que son ami se réveille quand le soleil s'est levé à l'horizon, éclairant le ciel d'un rose velouté. Un peu impatientement, Agnus a approché sa gueule paisible de la face de l'homme et l'a léchée. Sentant la langue du chien, l'homme, a laissé échapper un grognement. Il était évident qu'il avait la gueule de bois. Mais succombant à l'envie de jouer de son ami, il s'est redressé paresseusement. Il s'est ébouriffé les cheveux et a toussé quelques fois en grimaçant. Sa bouche était sèche. Et Agnus, sentant la soif de son ami, a haleté et remué la queue. Puis le chien a aboyé avec entrain, comme s'il lui faisait signe de se mettre debout. Après avoir scruté les alentours, l'homme a saisi son sac et suivi son compagnon. Le jour avait enfin commencé.

La ville dans laquelle nous vivons est en ruine. Il y a quelques années, une guerre a éclaté entre ce pays et ceux qui l'entourent. À la fin il ne restait plus que des ruines – rien qu'un tas de gravats. Des petits monticules qui étaient autrefois autant de positions perdues ou gagnées dans un paysage désormais détruit par les batailles et dans lequel ne survivaient que des individus en état de choc. Le temps raconte autant d'histoires qui se poursuivent et se répètent inchangées. Pour toute personne extérieure au conflit, cela ressemblait à une fin mais pour ceux et celles impliqués, ce n'était qu'une page tournée, au mieux un chapitre de l'histoire et ce tas de gravats, les pierres amassées pour un monument à bâtir.

Ensemble, le chien et son ami ont quitté la ville. À l'extérieur de celle-ci, se trouvait une petite forêt dans laquelle serpentait un ruisseau qui coulait d'une montagne au-delà des arbres. Comme d'habitude, c'est Agnus qui menait l'homme à l'eau. De temps en temps, il s'arrêtait en attendant que son ami le rattrape. Après une brève marche, tous deux sont finalement arrivés à la rive. L'homme s'est immédiatement agenouillé à côté du ruisseau et s'est lavé vigoureusement les mains. Sous les rayons du soleil, il lui a semblé que l'eau rougissait là où il les avait trempées. Un regard d'anxiété est immédiatement apparu sur son visage. Peu après, ayant décidé que ses mains étaient assez propres, il a pris une gorgée d'eau pour étancher sa soif. Pendant ce temps-là, Agnus a lapé un peu d'eau et s'est allongé dans l'herbe pour de nouveau attendre son ami.

Avant la guerre, mes poils étaient blancs comme ceux d'un agneau. C'est la raison pour laquelle mon ami m'avait nommé « Agnus ». Maintenant, je suis un peu sale, mais ce n'est pas trop grave. Vous ne le savez sans doute pas mais je participais à des expositions canines. Tout le monde m'appelait « le Roi » parce que j'obtenais toujours la première place. Dans ce temps-là, nous demeurions dans une maison somptueuse avec mon ami et sa femme. Malheureusement, tout a changé après qu'il a été appelé sous les drapeaux. La guerre était finalement arrivée dans notre ville et la majorité des habitations ont été détruites. À son retour, il a découvert que sa femme s'était enfuie et que sa maison avait été incendiée. Traumatisé, il a dépensé ce qui lui restait en alcool et c'est ainsi qu'il est devenu alcoolique.

À midi environ, des nuages ont recouvert le ciel. Les deux amis sont entrés dans la ville et se sont assis sur un trottoir loin du centre dans un quartier où les gens passent à peine. L'homme s'est mis à mendier et le chien s'est placé à côté de lui. Après cinq heures, seulement quelques pièces de monnaie étaient

éparpillées dans ses mains. Les pièces étaient rouillées comme si elles avaient été perdues au fond d'un portefeuille pendant des décennies. Quand il les a comptées, il a trouvé qu'il n'y avait pas assez d'argent pour s'acheter de l'alcool. Malgré tout, il ne semblait pas déçu. Il les a vite mises dans son sac et a plutôt décidé d'utiliser l'argent pour se nourrir.

Autrefois, mon ami parlait beaucoup. Mais depuis que nous nous sommes dans la rue, il ne dit plus un mot. Quand les gens passent devant nous, il baisse la tête et tend les mains. Il mendie toujours en silence. En général, ces gens-là, ils ne nous donnent rien hormis des regards de pitié. Parfois, je les entends murmurer qu'ils ont de la peine pour moi, un chien innocent qui doit souffrir à cause d'un homme médiocre. Ils croient que je mérite une vie meilleure, mais ce n'est pas du tout le cas. En fait, je suis heureux de pouvoir passer autant de temps avec celui que j'aime. Bien qu'il soit évident que tout a changé, je resterai toujours le même : content d'être avec lui.

Finalement, la nuit est tombée. Complètement obscurci, le ciel se préparait à inonder la terre. À ce moment-là, les rues étaient presque vides. Même les sans-abris avaient abandonné leurs trottoirs pour éviter la pluie imminente. À la vue des nuages, Agnus a à son tour commencé à chercher un refuge pour y passer la nuit. Comme d'habitude, l'homme l'a suivi.

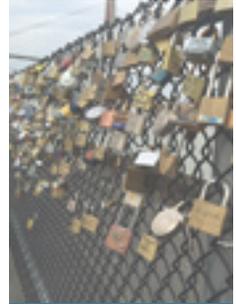
Dès qu'ils ont découvert une ruelle suffisamment sombre, l'homme a établi leur campement. Puis il s'est étendu sur le sol en poussant un soupir de soulagement – la journée était enfin terminée. Tout à coup, une lumière vacillante a illuminé l'entrée de la ruelle. Deux gendarmes avec des torches sont apparus. Celui de gauche a montré du doigt le sans-abri et ils se sont approchés avec précaution. L'homme s'est immédiatement mis debout, saisissant

son sac à dos. Il a commencé à transpirer. Se rendant compte qu'ils venaient arrêter – où même tuer – son ami, Agnus a tenu son bout et a grogné à leur rencontre. Pendant un court instant, le regard de l'homme a croisé celui du chien comme s'il voulait lui dire qu'il était désolé. Ensuite, il s'est enfui. Les gendarmes ont essayé de le suivre, mais Agnus a bondi vers celui qui avait montré le doigt et l'a mordu à la jambe. Soudain, le déclic d'un chien... celui d'une arme à feu, puis un coup de tonnerre.

Il était environ trois heures du matin et tout était tranquille. Le sans-abri s'est approché du chien, incapable de dire un mot. Étendu en plein milieu de la ruelle sombre, Agnus respirait doucement et, lorsque son ami s'est agenouillé à côté de lui, il a péniblement levé la gueule. L'homme a jeté son sac et a pris le chien dans ses bras. Ses mains se sont de nouveau teintées de rouge. Soudain, une gouttelette est tombée sur le poil rougi du chien. Une autre encore ; il lui semblait que le ciel participait à leur tragédie et, à son tour, l'homme a laissé couler ses larmes. Alors que ses pleurs s'intensifiaient, il gardait la tête baissée en répétant honteusement ces quelques mots :

« Pardonne-moi, pardonne-moi, par... »

Un sentiment de culpabilité et de regret – l'homme ne sentait rien d'autre. Comme si de rien n'était, le chien a haleté et remué la queue doucement, joyeux de voir son ami, sain et sauf. Il a essayé d'aboyer pour rassurer l'homme, mais ce qui s'est échappé de sa gueule n'était qu'un gémissement. Puis ses mouvements se sont ralentis et, finalement, Agnus n'a plus bougé.



L'étau se desserre*

Brian PORTNER

Les épaules carrées et le regard vide, Aaron ferme la porte de son appartement derrière lui. Marchant la tête baissée, il s'en est fallu de peu qu'il n'entre en collision avec la concierge du bâtiment.

« Désolé, murmure-t-il, voulant éviter une interaction.

— Ne vous en faites pas, répond-elle. Au fait, j'ai vu Madame Bento à votre appartement hier. Elle est repartie avec quelques cartons et a laissé ses clés avec moi ; elle m'a dit que vous vous étiez mis d'accord ? Elle a l'air bien jolie avec sa nouvelle coupe de cheveux !

— Vous pouvez me les donner ce soir. Je ne peux pas me permettre d'être en retard au tribunal. À plus tard, Madame. »

* La nouvelle que vous allez lire est le produit du premier cours de français que Brian a suivi à SFU.

En resserrant sa cravate pour la septième fois depuis qu'il l'a attachée plus tôt ce matin, Aaron se dirige vers l'escalier qu'il descend lentement jusqu'au sous-sol, guettant d'un œil l'ampoule qui clignote au-dessus de sa tête et menace de s'éteindre à tout moment. Après être sorti de l'immeuble, Aaron stationne sa voiture noire devant le café qu'il fréquente tous les matins depuis des années. L'odeur accueillante de l'établissement et le réchauffement interne qu'il ressent lorsqu'il porte à ses lèvres le café fraîchement préparé évoquent les sentiments d'une époque plus chaleureuse que celle-ci. Se précipitant vers la caisse, le garçon lui lance :

« Hé, Aaron ! Ça va ? Tu sais qui était ici il y a à peine une heure. Bi...

— Un café noir, comme toujours, s'il te plaît, l'interrompt-il. Je suis pressé. »

Le garçon fronce un peu les sourcils, mais Aaron ne s'en aperçoit guère. Il ne pensait plus à *elle*. *Elle* ne traversait plus son esprit. *Elle* faisait partie d'une vie d'antan, d'une vie d'hier, d'une vie qu'Aaron ne vivait plus et dont il ne se souvenait plus. Si seulement tout le monde voulait bien arrêter de lui parler sans cesse d'*elle*.

Tout à fait impassible, Aaron se précipite vers la salle où aura lieu le procès au Palais de Justice. Il ne se présente rien d'anormal suggérant que cette journée va différer des autres. En remontant d'une main sa cravate pourtant déjà bien serrée, il ouvre la porte d'entrée. Pas besoin de notes car il sait dans les moindres détails ce qu'il va dire. Plus important encore, il sait la manière dont il va l'exprimer.

Aaron franchit le seuil majestueux de la salle de tribunal et un homme lui tend l'horaire des affaires de la journée. Les yeux

rivés sur l'audience, il retourne les salutations qu'on lui fait par des hochements de tête. Du coin de l'œil, il aperçoit une femme qui se prépare à témoigner. Le juge annonce aussitôt : « Le premier témoignage aura lieu dans cinq minutes. » Pourtant, il était déjà prêt. Rien ne peut l'empêcher de faire ce qu'il est venu faire.

« Mesdames et messieurs, nous allons tout d'abord entendre le premier témoin du vol du Café Quartier qui a eu lieu le 12 janvier de cette année. Vous avez la parole, Madame Bitoni.

— Merci, Monsieur le Juge. Je m'appelle Bianca, et je voudrais... »

Le cœur d'Aaron s'arrête net. Sans même que son cerveau ne lui dise de le faire, sa main s'empare du nœud de sa cravate et le resserre à l'étouffer. C'est la première fois depuis la séparation qu'il entend ce nom à voix haute. Il se sent tout d'un coup ôté de la réalité, comme s'il venait d'en être téléporté. Tout d'abord, il voit le sable. Et puis la mer au-delà devient reconnaissable. Devant le coucher de soleil, les vagues se heurtent sans cesse à la falaise. Les deux boutons du haut de sa chemise sont déboutonnés. Se tend vers lui un visage souriant aux traits tendres.

« Comme je suis chanceuse d'être ici avec toi, Aaron Bento. »

Son nom résonne dans la salle du tribunal : Aaron Bento... Aaron Bento...

« Maître ? Madame Bianca Bitoni a fini son témoignage. »

Que lui arrive-t-il ? D'habitude, Aaron est vigilant et prêt à répondre à toute question. Mais sa tête commence à tourner. Soudain, il aperçoit dans l'audience une femme qui arbore le même foulard

que Bianca portait l'hiver et puis une autre femme qui utilise ce geste similaire à celui qu'elle faisait quand elle rejetait ses cheveux en arrière.

« Euh, je... pense que... vous... », bredouille-t-il.

Au cours du temps qui reste du procès, il s'efforce de rester calme mais ne réussit pas à articuler ses arguments de manière convaincante. Il ne sait plus même sur quoi porte la discussion. En quittant la pièce en trombe à la fin du procès, une main se pose sur son épaule. Elle lui paraît chaude et réconfortante. Il sent que la façade qu'il s'est construite ces derniers mois risque de s'effondrer. Lentement, il se retourne.

« Tu as besoin de te détendre, Aaron. On sort en équipe au pub ce soir. Tu voudrais nous accompagner ? »

Ces mots viennent d'une femme qu'il voit tous les jours au travail mais dont il n'a jamais tellement remarqué les traits. Pour la première fois depuis qu'il la connaît, il se rend compte d'une lueur qui émane de ses yeux, une lueur qui efface celle des yeux de...

« Désolé, Anna, j'ai à faire ce soir, lui répond-il en tirant sur le nœud de sa cravate, histoire de l'éloigner un peu de son cou.

— Je ne te crois pas. »

La réponse franche décontenance Aaron. C'est la première fois qu'elle lui parle avec autant de familiarité.

« À chaque fois qu'on te demande de faire quoi que ce soit, ta réponse est non. Tu dois prendre du temps pour toi. Alors... qu'en penses-tu ? »

À sa grande surprise, Aaron s'entend dire oui.

« Parfait. Je savais que tu ne pourrais pas éternellement refuser, sourit Anna, lui faisant un clin d'œil. »

Une heure plus tard, alors qu'Aaron monte l'escalier depuis le sous-sol de son appartement jusqu'à son étage, il se remémore les événements de la journée. Au fur et à mesure qu'il grimpe l'escalier, son pas se fait léger. La concierge interpelle Aaron aussitôt qu'il arrive à l'étage.

« Bonsoir, Monsieur. Le procès s'est bien déroulé au tribunal ? »

— En fait, pas du tout, Madame. Mais là, j'en suis satisfait quand même.

— Ah, mais bon, je suis bien contente d'entendre ça. Je remarque quand même que vous avez le pas plus vif », constate-t-elle, en retournant au travail.

Aaron esquisse un sourire. Il retourne ensuite dans sa chambre afin de se préparer pour sortir au pub. De retour dans le couloir, il surprend la concierge qui pousse un petit cri :

« Bonne soirée, Monsieur... vous m'avez fait peur, je ne vous avais pas reconnu...

— À vous aussi, Madame », lui répond-il chaleureusement.

Appuyée sur son balai, elle regarde Aaron, sans cravate et chemise déboutonnée, descendre l'escalier. Il ouvre la porte cochère et émerge dans la rue, la chaleur agréable du soleil couchant se faisant sentir sur son cou.



Où

Juhi MAHABIRSINGH

Chaque fois que ses pieds touchent le sol, un éclair de douleur part de ses orteils jusqu'à son cerveau. Sa cheville la fait horriblement souffrir, mais malgré ça, elle ne s'arrête pas, elle court.

Elle doit courir.

Ses longs cheveux roux laissent une trace de feu derrière elle, une marque de la tempête qui fait rage dans sa tête. Elle doit le retrouver. Dans un des couloirs qu'elle traverse, elle manque de renverser un petit buste de Shakespeare, mais elle n'ose pas s'arrêter, reprendre son souffle. Il est peut-être déjà trop tard.

* * * * *

Il se promenait autour de l'école, sifflant tranquillement, les mains dans les poches. C'était la nuit avant que le trimestre ne commence et il ne voulait pas être là. Il n'avait jamais aimé venir à l'école. Dès ses douze ans, il avait dû quitter sa mère pour venir à l'internat et,

depuis six ans maintenant, il passait huit mois de l'année enfermé entre ces quatre murs, seul et loin de ceux qu'il aimait.

Cette nuit-là, il n'était pas triste. C'était la dernière fois qu'il faisait le rituel de se promener autour de l'école quand il ne pouvait pas dormir. C'était sa dernière année.

L'école était plongée dans un silence qui semblait pensif. Il s'en sentait le maître. Ses pas l'emportaient vers le septième étage, sur le chemin qui menait au toit, quand il l'a retrouvée. Elle était à côté du buste de Shakespeare, près de la fenêtre, le visage éclairé par la lune. La lumière donnait à ses taches de rousseur une sorte de mystère; les ombres y dessinaient une carte. Elle était captivée par la nuit étoilée et n'avait pas encore remarqué qu'elle n'était plus seule. Elle était formidable. Avec chaque seconde qui passait, il sentait son cœur battre un peu plus fort.

« Est-ce que je peux t'aider ? »

Une voix enrouée, emplie de curiosité et le soupçon de rire. Il était saisi.

* * * * *

La panique la submerge. Si elle ne le retrouve pas... Sa famille, ses amies, elle les avait tous vus tomber devant elle. Elle ne sait pas si le sang qui la couvre est le sien ou celui d'un des proches qui ont rendu leur dernier souffle dans ses bras. Cette école est maudite. Cette guerre est maudite. Elle enrage contre l'injustice qui ensanglante ses murs. Ça n'était pas censé arriver. Elle est si jeune encore : toute la vie devant elle. Ses plus grands soucis devraient être d'avoir de bonnes notes, de s'amuser... pas cette guerre.

Elle ne devrait pas combattre ces gens qui ne connaissaient pas même son nom, et encore moins son histoire.

Un bruit suspect provenant d'une chambre la fait ralentir. Elle se glisse dans une vieille salle de classe dont la porte est cachée par une armure, ses mains agiles la referment promptement.

* * * * *

« À la fin il ne restait plus que des ruines – rien qu'un tas de gravats. Des petits monticules qui étaient autrefois autant de positions perdues ou gagnées dans un paysage désormais détruit par les batailles et dans lequel ne survivaient que des individus en état de choc. Le temps raconte autant d'histoires qui se poursuivent et se répètent inchangées. Pour toute personne extérieure au conflit, cela ressemblait à une fin mais pour ceux et celles impliqués, ce n'était qu'une page tournée, au mieux un chapitre de l'histoire et ce tas de gravats, les pierres amassées pour un monument à bâtir », a-t-il récité, un petit sourire sur le visage. Il a levé les yeux du livre, embrassant du regard la fille assise sur la table, les jambes croisées.

« Pourquoi aimes-tu autant ce livre ?, lui a-t-elle demandé, la tête penchée sur un côté.

— Parce que c'est ma vie », lui a-t-il répondu gravement.

Pour la énième fois, il a passé la main dans ses cheveux en désordre et a soupiré bruyamment.

« Tu n'es pas vraiment patient, hein ?

— Où étais-tu ?, a-t-il reproché avec véhémence. J'étais là toute la nuit.

— Je suis désolée, a-t-elle répondu avec un regard sombre. C'était difficile de sortir aujourd'hui. Ils ont commencé à patrouiller les couloirs.

— Oh. »

Il savait à quel point ceci l'affectait et, poussant un soupir lourd, il l'a prise dans ses bras. Ses mains entourant sa taille, il a déposé un baiser sur le bout de son nez, sur la tache de rousseur qui y était, sa favorite. Il pouvait sentir son sourire contre sa poitrine et a étouffé l'angoisse qui montait en lui.

Plus tard cette nuit-là, avant de sortir de leur cachette derrière l'armure, il s'est juré : « Je ne laisserai rien lui arriver ».

* * * * *

La dernière fois qu'elle l'a vu, ses yeux étaient soulignés de cernes sombres. C'est plus dur pour lui que pour les autres, elle le sait. Même maintenant, elle tient la lettre dans sa main serrée à lui faire mal.

Une fille d'un rang si bas ne fera jamais partie de notre famille...

Souviens-toi aussi que bientôt, elle sera entièrement de l'autre côté. Il n'y a pas de place ici pour les chiens de cette race.

Ces phrases sont gravées dans son esprit. Elle a trouvé la lettre par accident. La première chose qu'elle a faite quand la bataille a commencé était d'aller le trouver et c'est dans sa chambre qu'elle l'avait vue. À ce moment-là, elle n'a pas eu le luxe d'être furieuse

ou indignée. C'était plus important de le retrouver. De toute façon, elle sait qu'il trouverait ça futile.

* * * * *

« Mais, c'est ridicule ça, ils n'ont aucun droit !, s'est-elle exclamée, les poings serrés.

— Je ne peux rien faire... je dois y aller, lui a-t-il répondu.

— Non, refuse ! Ils ont détruit nos vies. Tu ne peux pas me laisser seule, ou... je ne te parlerai plus jamais.

— Je serai revenu dans peu de temps. Ils veulent seulement montrer leur pouvoir, rien ne peut m'arriver.

— Viens avec moi, je te présenterai à mes parents, ils peuvent te cacher. Mes frères eux aussi ont reçu cette lettre, mais ils prennent position contre cette tyrannie. Rejoins-les, résiste à ces oppresseurs !

— Et qu'est-ce que tes parents diront quand ils découvriront que tu leur as menti depuis un an et que t'es fauflée derrière leur dos avec moi, le garçon dont le père est la source de ces conflits ? Le fils de la même personne qui veut tout leur prendre ? »

Comme le monde a changé en seulement quelques mois... Il se souvenait du temps où il était libre de se promener partout où il voulait, mais ces jours-là, c'était difficile d'aller même aux toilettes sans voir des soldats. Tous les parents pensaient que leurs enfants étaient en sécurité à l'école. Ils s'étaient trompés. La guerre n'était plus loin d'eux ; la guerre était dans les murs eux-mêmes.

Il n'était plus seul maintenant. En fait, il avait le soutien dont il avait besoin. Pour lui, une seule personne était importante. Dès l'instant où ils se sont rencontrés toutes ces nuits auparavant, il s'était senti sauvé.

* * * * *

Sa cheville proteste contre l'effort continu et son souffle lui écrase la poitrine. Elle ne veut rien de plus que se pelotonner dans un coin mais elle est si près. Elle peut entendre le rythme effréné des pas des soldats au-dessus d'elle.

Soldats... À cause d'eux aujourd'hui, elle est seule. Cependant, elle a autre chose à faire que de s'apitoyer. Reprenant son souffle, elle rassemble son courage et c'est avec détermination qu'elle se tourne vers la tour de l'Astronomie. Toutefois, elle ne fait pas un pas de plus mais s'effondre, une ombre menaçante derrière elle.

Quand elle reprend conscience, elle ouvre les yeux pour se voir noyée dans la mer grise de ses yeux. L'espoir remplit son corps. Elle a réussi, elle l'a retrouvé. La joie inonde son esprit et son visage se fend d'un sourire. Elle se tend vers lui pour mettre ses bras autour de son corps quand elle remarque que ses bras sont attachés derrière son dos, son visage exsangue. Ayant absorbé les détails infâmes de la scène, elle comprend qu'ils sont en danger. Maintenant, elle voit la peur dans ses yeux, l'angoisse. Elle voit à quel point il est désespéré. Une grosse tache rouge couvre son torse. Et soudain, elle remarque à quel point il est jeune, un garçon encore.

* * * * *

Qu'est-ce qu'elle fait ici ? Les autres lui ont dit que toutes les mineures avaient été évacuées. Il ne sait pas quoi faire, il est perdu.

« Toi, viens-là. »

Un ordre qui interrompt ses pensées.

Des pas hésitants.

Quelque chose de froid dans sa main.

La douleur des liens trop serrés autour de ses poignets.

« Qu'est-ce que tu attends ? »

Une fille perdue.

Un garçon retrouvé.

Juste le temps d'un dernier regard entre eux deux, rempli des moments passés et d'un avenir qui n'aura pas lieu.

Puis le bruit sec d'une détonation.



I want to put down my head*

Lora McELHINNEY

Chapter one

Fridays and Saturdays we're the night watchmen out there. It's an immense and dismal edifice separated into factories, workshops and warehouses. Our footsteps echo all night long, through the sterile darkness, against the shadows of the looming walls. All night long we're the impotent eyes for this skeleton and its countless arteries, coming and going, back and forth, over the endless grains of dust. We clock the distance in sleep. It's the dirty work of the living dead.

Those nights there, I'm not alive. I hold my breath and clench my teeth, as if bracing against the weight of a sentence. I leave early enough from my place. Félix comes by to pick me up.

Ce texte est une traduction du premier chapitre du roman de Jonathan Harnois, *Je voudrais me déposer la tête* (Éditions Sémaphore, 2005). Cette traduction apparaît ici avec l'aimable autorisation de l'auteur et de la maison d'édition.

We drive out of Le Gardeur in silence, keeping the speed limit. We are there, growing pale. Attentive and wordless. Young minds promised to the torments of destiny, forging their armour, silently. On the highway, the lights slip by and we dread the coming night.

In moments like this I have the feeling that I've known Félix forever. And when we look at each other, I know it's the same for him...

We leave Félix's beater in the parking lot of the psych asylum next to the entrance of métro Honoré-Beaugrand. Right before plunging underground, I take a bite out of a pear, just to eat a little bit of life. And then the convoy takes us into one abyss after another. The neon betrays every face. The crowd stifles its breath, anesthetised.

Arrived at the stop, the doors clamour open before us, bellow like a fed up sigh. We finally get outside, just to go from one extreme to another; from a dehydrating dryness to a suffocating humidity. We walk a short way to the south, winding off to the east, by rue Marseille, three minutes more and we're there. Dickson-Hochelaga, where we pound pavement, Félix and me, from seven to seven. I'm already worn out. Montréal I sink into you.

Once there, we enter this monstrosity of walls and fences, an industrial complex, as the sign says... We pass the night hollering at the emptiness, walking all around, outside, inside, either way it's grey, hostile and always the same. Even if we try to stay strong and make ourselves as impermeable as we can, we are surrounded by an inhuman wasteland. One that – even though our shift is up and though the night breaks – places on us in the early morning

a sort of death, a chill fog. Outside, the clouds are dull; they bow before the moon, so far above us, like the membranes of hell.

Our eyes are doomed to see nothing fresh, nothing green; everything everywhere is covered in concrete: the fields are tarmac smooth, the trees have gone to the fireplaces, and the beings, the beings start to fade away, only revealing themselves in order to curse god in vain and to raise their small fists in the air... before their aching bodies fold in on themselves. Each one is like every other one surrounding them. Their walk turns to creeping, they feel like vermin and even the word ocean doesn't speak to them anymore. The sea becomes a legend. The forest a nursery rhyme. They are abandoned. They have wounded eyes, wounding looks that kill any love they had for their lives, because here, the ivy entangles their efforts.

Now that it's autumn, it's starting to get cold.

To warm up our hands we have the keys to the garage of wing B. But it's the sort of place that creates other discontent. We find ourselves boxed in between the four walls that the workers – the same ones each day – see their whole lives. And we start to feel, within the foreign pieces of familiarity, the substance of another daily life, one we don't want to recognise or touch or know about. On the workbenches there are a bunch of centrefolds of young naked women. And on the ventilation grill, dead butterflies piling one on top of the other. It smells of oil, cardboard, smoke, sweat... so we get right out of there.

We spend those twelve hours over there as if on another planet, till we hear the factories swell up in the distance. Till we feel them laugh like a belch from the ground. Till we keep time with

them, our voices shut off. And so it goes, and the later it gets. The morning arrives and we waver. I drift off, resign myself...

But here you have it. Wandering around in this sad set-up till the break of day, it really doesn't give way to the best of thoughts.

I know I can't do anything about that, and Félix, he just goes out and says it.

Soon, I feel it, he's going to quit.

MEZZA

&

VOCE



Désirée*

Joseph Marcel VIRASSAMY

Le train commença à rouler lentement et, aussitôt en dehors de la ville, il prit sa vitesse de croisière. Clémar se sentait léger dans son siège. Un souffle froid sortait des ventilateurs au-dessus de sa tête et lui caressait le front tandis que ses paupières se fermaient lentement. Le journal *Le Monde* glissa lentement entre ses doigts puis tomba à ses pieds. Soudain, une très belle fille apparut dans ses

Extrait du chapitre « Désirée » tiré de *L'Amour* de Joseph Marcel Virassamy (pp. 45-46). Cet ouvrage a été publié aux éditions Edilivre en 2015.

rêves. Son sourire était honnête. Elle avait des cheveux roux et ondulés. Cette beauté, c'était son deuxième amour : elle s'appelait Désirée.

Les premiers mots qui sortirent de la bouche de Clémar furent spontanés.

« Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu abandonné ? Je t'avais tout donné ! »

Elle répondit, comme d'habitude : « Je ne peux pas t'aimer ! »

« Eli, Eli, lama sabachthani ? », murmura Clémar dans son inconscient. Il sentait son cœur se métamorphoser en feuille morte. Dans son rêve, il essayait de retenir Désirée, mais à chaque fois elle glissait entre ses bras comme un bateau s'évanouissant dans les fins fonds de la solitude de la mer. Même les flottilles de Napoléon auraient été incapables de la retenir. Il se retrouvait à genoux, ses larmes coulaient à flots et il transpirait abondamment.

Soudain le train freina brutalement et, comme Clémar n'avait pas attaché sa ceinture de sécurité, il s'envola de son siège avant d'atterrir dans les bras d'une très belle femme qui ressemblait étrangement à Désirée. La femme hurla :

« Comment osez-vous ?! »

Le visage de Clémar était coincé entre les seins de la dame. Très vite, il se redressa et reprit sa place, tout en s'excusant auprès de la dame.

« Je vous en prie, madame, pardonnez ma maladresse.

– Faites attention et bouclez votre ceinture, s'il vous plaît ! », lui répondit-elle avec aigreur.

Il se fit tout petit dans son coin, encore rouge de confusion. En lui-même il pensait : « Mon Dieu, même dans mes rêves cet amour est impossible ! Pourquoi Pourquoi m'a-t-elle abandonné ? ». Il avait rencontré Désirée près de la montagne Le Morne. Cette belle créature de Dieu jouait alors au football dans la rue avec

un groupe de garçons. Le spectacle avait fasciné Clémar et il s'était arrêté pendant une demi-heure pour l'admirer.

Désirée, qui avait remarqué sa présence, lui lança :

« Tu es surpris ? Tu n'as jamais vu une fille jouer au football ? »

Clémar ne savait que répondre, alors il baissa la tête et commença à s'éloigner. Par un étrange hasard, tous deux se retournèrent en même temps et leurs regards se croisèrent comme deux épées d'amour. C'est à ce moment précis que tout a commencé. Leur histoire d'amour dura presque trois ans, même s'il était difficile pour Clémar d'avoir quelques moments d'intimité avec sa bien-aimée...

ALTA

&

VOCE



5 visions de heaven & hell*

Chris CLARKE

Sont reproduites ici des traductions outranpiennes d'après un poème de bpNichol.

bpNichol, né le 30 septembre 1944 à Vancouver et mort le 25 septembre 1988 à Toronto, était un poète, dramaturge, artiste, scénariste et membre du groupe « The Four Horsemen ». Nichol est surtout connu pour ses travaux dans les genres de la poésie concrète et de la poésie sonore. Son poème « The Martyrology » a été publié en neuf livres entre 1972 et 1992, les trois derniers tomes étant publiés à titre posthume. Il est également connu pour ses poèmes cinétiques, « First Screening », composés en 1984 sur l'Apple IIe. Il a été le sujet d'un film documentaire de Michael Ondaatje, « Sons of Captain Poetry » (1970). Son éditeur, Coach House Books, se trouve aujourd'hui sur bpNichol Lane à Toronto, Canada.

Ces traductions apparaissent ici avec l'aimable autorisation des successeurs du patrimoine de bpNichol. « heaven & hell » a été publié pour la première fois dans *Love: a Book of Remembrances* (Talonbooks, 1974), puis réimprimé dans *A book of variations: love - zygal - art facts* (Coach House Books, 2013).

paradis & purgatoire

l
p p opal p p
par p par par par
paradis apogée près par
p p p

2
opal porte sept plus
patin planchette pouce
tempête plainte opal propos
poussée
poussée

3
puisque

4
purement encore à reculons
une ouverture
égaré

g
j
en notant

5
euphorie

euphorie
euphorie

euphorie

éden et enfer

1
e e émail e e
et e et et et
éden élévation endroit et
e e e

2
émail étreindre deux neuf
fusée écaille extrémité
explosion éreintement émail thème
écart
écart

3
selon

4
seulement encore à reculons
une ouverture
disparu

g
j
en notant

5
exaltation

exaltation
exaltation

exaltation

euphorie

pour puis pour
pour puis parmi par l'opposé

euphorie
euphorie

peu

piaillage

exaltation

ceci ensuite ceci
ceci ensuite cela et l'autre

exaltation
exaltation

effilé

gémissement

parafoudre
& **enfléchure**

1
o o blémissant o o
le o le le le
parafoudre haut-relief où le
o o o

2
terrasse blémissante dix quinze
traîne-semelle barigoule poudre
tonus gercer blémissant théologie
siccité
siccité

3
si

4
sobrement transitoirement à rédifinissons

de lourdes charges
& **l'hellénisme**

1
o o chauffé à blanc o o
le o le le le
de lourdes charges l'héritier présomptif où le
o o o

2
hold-up chauffé à blanc dix quinze
tranche navire le pouce anglais
lézard tonnerre vrombir théodicée chauffée à blanc
volet
volet

3
si

4
à lui seul de toute évidence ample

une ouvreuse

partielle

n

p

en rembobinant

5

allergologie

allergologie

allergologie

allergologie

ceci puis ceci

ceci puis cela l'auxotrophe

allergologie

allergologie

minière

sillonnant

une proposition ouverte

écarquillée

n

p

en infirmant

5

hallux

hallux

hallux

hallux

ceci puis ceci

ceci puis cela l'otolithe

hallux

hallux

de troisième ordre

cognement

ève, anne & elle

1

hache hache ou ail tache hache

de hache de de deux

et vent - ailles, tu erres de

hache hache hache

2

ou ail tôle de triettes
ce lait chêne, Gaëlle, tomme
ton der va inouï téter, mé-
chante,
chante

3

où est terre

4

sans pli hiver, bac ou arts
anneau panic
gant

j'ai

y

note teint

5

aller, Louis, à
aller, Louis, à

à laid, l'ouïe, ah

ah, l'aile ou y'a

dizaine six
sixaine tête thé hauteur

aller, loue oui, à
aller, oh oui, à

Tignes

où est Céline?

heaven & hell

1

h h white h h
the h the the the
heaven height where the
h h h

hard when oh help
h h h h h
heat heaven hard
h the
when when when

2

white hold three eight
sleigh shingle thumb
thunder whine white theme
shunt
shunt

3

whether

4

simply ever backwards
an opening
gone

g

i

noting

5

halleleujah
halleleujah

halleleujah

halleleujah

this then this
this then that the other

halleleujah
halleleujah

thin

whistling

- « 5 visions de heaven & hell » a été composé en utilisant 3 procédés outranpiens :
- la distraduction, une sous-classe de multitraduction, pour les versions 1 et 2 ;
 - la cisotraduction (nvA) pour les versions 3 et 4 ;
 - une sonotraduction ou traduction homophonique pour la version 5.



Les Mots perdus*

Chantal FOURNIER



Extraits du premier album jeunesse de Chantal Fournier, *Les Mots perdus*, qui doit paraître au cours de l'année 2016. La version anglaise, *Silent Words*, est disponible sur Amazon.



LES MOTS PERDUS

PAR CHANTAL FOURNIER
ILLUSTRÉ PAR NICOLAS LAJEUNESSE



L'homme s'élance pour attraper la corde mais les tourbillons de vent le poussent par terre. Les parents de Zelda disparaissent derrière les montagnes.

Zelda traîne
les pieds jusqu'à
la voiture et
attache sa
ceinture. Elle
regarde
tristement la
maison de
ses parents.

La voiture
gronde et
s'éveille,
emportant la
petite loin de
chez elle.

*Je resterai
avec Grand-
mère, se dit-
elle, mais je
partirai dès
que mes
parents
reviendront.*





Zelda aime beaucoup la maison de sa grand-mère. Il y flotte des arômes de gâteau au chocolat, et une rose-des-vents en forme d'oie orne le toit pointu.

“As-tu faim?” demande Grand-mère. L'estomac de Zelda grogne en guise de réponse. Chaque fois que Grand-mère demande à la petite si elle a besoin de quelque chose ou si elle se sent bien, cette dernière ne peut que hocher ou tourner la tête. Si Zelda tente de parler, aucun son ne parvient à franchir ses petites lèvres.

Pourtant, Zelda aimerait tant raconter à Grand-mère qu'elle a déjà mangé un sandwich plus gros que sa main. Ou lui dire qu'elle adore tremper ses carottes dans le beurre d'arachide.

À sa grande surprise, au lieu de sortir de sa bouche, les mots s'échappent tout doucement par ses oreilles et son nez, et même à travers ses cheveux, et forment un gros nuage de lettres au-dessus de sa tête.



Qui sont-ils ?

Samuel **Park**

Samuel Park est étudiant de troisième année à SFU. Il espère enseigner un jour le français à l'école élémentaire.

Quand il n'étudie pas le français, Samuel consacre son temps libre à boxer, jouer de la guitare et dormir !

Brian **Portner**

Brian Portner poursuit actuellement sa deuxième année à SFU et envisage de compléter une mineure étendue en études françaises.

Il a suivi un programme d'immersion française pendant sept ans à l'école élémentaire, ce qui explique un intérêt précoce pour la langue française. Il a continué de l'étudier seul à l'école secondaire et a ainsi développé un goût profond pour cette langue.

Juhi Mahabirsingh

Inspirée par les Shakespeare, Orwell et Rowling de ce monde, Juhi Mahabirsingh est une étudiante de français et d'histoire le jour, et une écrivaine en herbe la nuit.

La littérature l'a beaucoup influencée tant dans sa vie personnelle que professionnelle.

Lora McElhinney

Parce qu'elle a travaillé et écrit sur leurs territoires au cours des vingt dernières années, Lora McElhinney est avant tout reconnaissante aux peuples des nations Coast Salish. Elle lutte pour l'abolition des prisons et fait partie de Joint Effort, un groupe qui rassemble des prisonnières et des femmes de l'extérieur.

Elle a récemment édité le livre d'Elizabeth Fischer, *Orphans and Dogs*.

Joseph Marcel Virassamy

Inspiré par le désir de découvrir de nouvelles cultures, désir qui l'a incité à parcourir le monde, Joseph Marcel Virassamy fait face à une réalité qui efface de notre société la voix des plus faibles et des plus démunis. Il se propose de combler ce manque à travers ses écrits.

Joseph est un écrivain de nationalité mauricienne et canadienne. Il poursuit ses études en littérature française à l'université Simon Fraser au Canada.

Chris Clarke

Chris Clarke est traducteur littéraire, étudiant, enseignant et écrivain. Né à Vernon, Colombie-Britannique, il habite maintenant à Princeton, NJ, USA, et est étudiant de doctorat à CUNY – The Graduate Center à New York, USA.

Il compte parmi ses traductions des œuvres de Raymond Queneau, Patrick Modiano et Pierre Mac Orlan. Il travaille en ce moment à la traduction des *Vies Imaginaires* de Marcel Schwob pour Wakefield Press.

Chantal Fournier

Originaire du Québec, Chantal Fournier habite maintenant à Toronto après avoir vécu pendant plus de 15 ans dans la région de Vancouver. C'est dans le cadre de sa carrière de traductrice professionnelle qu'elle a entamé une maîtrise en linguistique française à l'Université Simon Fraser et a commencé à enseigner le français. Cette passion pour l'enseignement l'a menée à faire une maîtrise en éducation à cette même université.

Chantal travaille aujourd'hui à titre de chercheuse analyste pour la Division des programmes et politiques de langue française du ministère de l'Éducation de l'Ontario. Elle est également étudiante au doctorat en éducation à l'Université de Toronto.

Le mot de la fin

Le mot de la fin

Vous aimez ce que vous avez lu ?
Vous écrivez en français ?
Vous avez un texte créatif que vous aimeriez publier
(nouvelle, poème, traduction, etc.) ?

Celui-ci pourrait faire l'objet d'une publication
dans un prochain numéro de
De Voix Vives !

Envoyez vos écrits au comité éditorial de la revue :
editeur_devoixvives@sfu.ca



Département de français - SFU

www.sfu.ca/french

SFU

SIMON FRASER UNIVERSITY
ENGAGING THE WORLD